la vaccine prouvés par les faits (Paris, an II); *La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance* (Paris, 1807, in-8°).

GOETZ (Georges-Henri), pasteur luthérien, né à Leipzig en 1667, mort en 1728 ou 1729. Il fit ses études dans sa ville natale, puis à Wittemberg et à Iéna, et remplit les fonctions du ministère évangélique à Chemnitz, à Dresde et à Anneberg. Nommé surintendant des églises de Lübeck en 1702, il conserva cette position jusqu'à la fin de sa vie. C'était un homme infatigable au travail et très-friand d'anecdotes littéraires. Ecrivant avec une précipitation excessive, et plus attentif au nombre de ses ouvrages qu'à leur perfection, il n'a rien laissé de durable. Il manque de goût et de critique, deux qualités qu'il eût pu acquérir s'il n'avait publié que quelques ouvrages, au lieu d'en publier environ cent cinquante. C'était un luthérien ardent. Ses écrits ne laissent pas d'être fort curieux, au moins quant à certains des sujets qu'ils traitent. Nous citerons : *De archidiaconis veteris Ecclesiæ* (Leipzig, 1687, in-4°); *De theologis pseudomedicis* (Leipzig, 1700, in-4°); *De reliquiis Lutheri* (Leipzig, 1703, in-4°); *De eruditis hortorum cultoribus* (Lübeck, 1706, in-4°); *Parallelismus Judæ proditoris et Romanæ ecclesiæ* (Lübeck, 1706, in-4°); *Elogia germanorum quorumdam theologorum* (Lübeck, 1709); *Disquisitio num flexis genibus studiis incumbere liceat* (Lübeck, 1717, in-4°). Pour terminer cette liste, nous citerons un traité qui porte ce titre curieux, que la jeunesse des écoles de théologie pourra méditer : Les *Etudiants les plus tapageurs deviennent les meilleurs prédicateurs.*

GOETZ DE BERLICHINGEN, célèbre chevalier allemand. V. BERLICHINGEN.

Goetz de Berlichingen, tragédie de Gœthe. V. BERLICHINGEN.

GOETZE (Jean-Chrétien), théologien et bibliographe allemand, né à Hoburg, près de Wurtzen, en 1692, mort en 1749. Fils d'un pasteur protestant, il se convertit au catholicisme et fit ses études à Vienne chez les jésuites, puis à Rome, où il fut reçu docteur en théologie, en 1717. La même année, il devint premier chapelain de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, et, en 1727, conservateur de la bibliothèque royale de Dresde. Il rapporta de ses voyages fréquents en Italie des manuscrits précieux, conservés à la bibliothèque de Dresde. Outre plusieurs traductions d'ouvrages italiens, on a de lui : *Curiosités de la bibliothèque royale de Dresde* (Dresde, 1743, 3 vol. in-4°), et les *Electrices de Bavière.*

GOETZE (Jean-Melchior), bibliographe allemand et fameux controversiste protestant, né à Halberstadt en 1717, mort à Hambourg en 1786. Il étudia la théologie sous la direction du célèbre Baumgarten, devint ministre du ministère évangélique en 1741, et obtint une place de prédicateur dans une des églises de Magdebourg. En 1755, il fut nommé par le sénat et par le consistoire de Hambourg premier prédicateur à l'église Sainte-Catherine. Goetze eut une carrière retentissante, d'après controverses et des querelles haineuses avec tous les hommes distingués de son temps. Orthodoxe avec furie, il s'irritait contre quiconque touchait à un iota de la confession d'Augsbourg, et, non content d'apporter dans ces luttes un immense savoir, il y employait d'odieuses invectives. C'était bien pis quand, portant ses attaques hors de l'enceinte de l'Église, il s'en prenait à la philosophie, à la littérature et au théâtre. Il publia des pamphlets contre Gœthe et Lessing, maltraita le savant Semler à propos d'une traduction de la Bible, troubla les vieux jours d'Alberti et de Winckler, ses collègues, et mérita enfin le titre d'*Inquisiteur de Hambourg.* Ses tristes violences n'excluent pas cependant de profondes connaissances et une vaste érudition. Nous citerons les principaux de ses très-nombreux écrits : *Exercitatio historico-theologica de patrum primitivæ Ecclesiæ feliciori successu*, etc. (Halle, 1738, in-4°); *Pensées sur la destinée de l'homme* (Halle, 1748, in-8°); *Défense des vraies idées sur la résurrection des morts, conforme à l'Ecriture*, contre Basedow (Hambourg, 1764, in-4°); *Défense détaillée du Nouveau Testament d'Alcala* (Hambourg, 1766, in-8°); *Examen théologique sur la moralité du théâtre allemand actuel* (Hambourg, 1770, in-8°); *Observations sur les souffrances du jeune Werther* (Hambourg, 1775, in-8°); *Nouvelles découvertes importantes pour la critique et l'histoire des traductions de la Bible de Luther* (Halle, 1777, in-4°); les *Faiblesses de Lessing* (Halle, 1778), etc.

GOETZE (Jean-Auguste-Ephraïm), naturaliste allemand, frère du précédent, né à Aschersleben (Prusse) en 1731, mort en 1793. Il se livra d'abord aux études théologiques, devint ministre protestant à Quedlinbourg, puis devint premier diacre à la cour de Prusse. Des discussions oiseuses et puériles qui s'élevèrent, vers 1780, en Allemagne, au sujet de quelques versets du Nouveau Testament, relativement au dogme de la Trinité, refroidirent singulièrement le goût que Goetze avait eu jusque-là pour les matières théologiques, et, à partir de ce moment, il consacra la plus grande partie de son temps à l'histoire naturelle. Il a laissé un grand nombre d'écrits remarquables : *Mémoires entomologiques* (Leipzig, 1777-1780); *Essai d'une histoire naturelle des vers qui se trouvent dans les intestins des animaux* (Dessau, 1782, in-4°); *Passe-temps et enseignement des enfants* (1783-1785, 5 vol. in-8°); *Dissertation pour prouver que la ladrerie des porcs n'est pas une maladie des glandes* (1784, in-4°); *Mélanges instructifs* (1785-1786, 6 vol. in-8°); *Cornelius, lecture pour le peuple* (1789-1792, 3 vol. in-8°); *Faune européenne* (1791-1803, 9 vol. in-8°), etc.

GOETZE (Jean-Nicolas-Conrad), violoniste et compositeur allemand, né en 1791. Dès l'âge de sept ans, son père, qui avait découvert en lui d'heureuses dispositions musicales, lui fit donner des leçons de violon, de clavecin et d'harmonie, et les progrès rapides de l'enfant intéressèrent à lui la grande-duchesse de Saxe. Cette princesse étant morte vers 1806, Goetze trouva une protectrice zélée dans la duchesse héréditaire Marie Polowna, qui l'envoya perfectionner, sous la direction de Spohr, son talent comme violoniste, et lui fit étudier à Weimar la composition, près de Müller. Un concerto de sa composition, qu'il exécuta avec le plus grand succès aux concerts de la cour, lui valut une pension et l'autorisation de venir étudier à Paris (1815). Goetze se fit admettre au Conservatoire, où Cherubini et Verentzer lui donnèrent des leçons de violon et de contre-point. Après un séjour de huit mois à Paris, cet artiste retourna à Weimar. Ses œuvres dramatiques comptent parmi les plus brillantes de l'école allemande contemporaine. Le *Marché*, *Alexandre en Perse* ont été accueillis avec faveur; mais l'*Oracle* a produit une profonde impression, et son opéra romantique le *Gallego* a soulevé dans les journaux une ardente polémique entre les admirateurs et les détracteurs également passionnés de cette œuvre. En dehors de ces partitions, on lui doit la publication de plusieurs morceaux de musique instrumentale, et quelques lieders pour chant.

GŒTZEN (Jean, comte DE), général allemand, né en 1599, mort en 1645. Après avoir servi en Bohême, sous les ordres du duc de Mansfeld, il passa, en 1625, dans l'armée impériale. Wallenstein lui donna le grade de colonel et le gouvernement de Rugen en Poméranie. En 1633, l'empereur l'éleva au rang de baron, et, deux ans plus tard, à celui de comte, pour avoir décidé, à la tête de l'aile droite de l'armée, le succès de la bataille de Nordlingue. En 1638, il remplaça, dans le commandement de l'armée, le comte de Gronsfeld, et chassa de la Westphalie Guillaume, landgrave de Hesse. L'année suivante, secondé par Hatzfeld, il bloqua, sous les murs de Torgau, le général suédois Baner, et, ce dernier étant parvenu à s'ouvrir un passage, le poursuivit jusqu'en Poméranie. Il fut moins heureux, en 1638, dans sa campagne contre le duc Bernard de Saxe-Weimar, qui assiégeait Brisach; son armée fut anéantie; il passa lui-même devant un conseil de guerre et ne fut rendu à la liberté qu'en 1641. Appelé en 1643 au commandement des troupes impériales en Silésie, il défendit cette province contre les Suédois, combattit, l'année suivante, contre le prince Rakoczy en Hongrie et en Transylvanie, et, envoyé contre Torstenson, qui venait d'envahir la Bohême, fut tué à la bataille de Jankowitz.

GOETZENBERG (Francis-Jacob-Julius), peintre d'histoire allemand, né à Heidelberg en 1805. Ses grandes dispositions pour le dessin décidèrent son père à l'envoyer étudier à la célèbre académie de Munich, où il attira, en 1820, l'attention du célèbre Cornélius, qui se l'adjoignit pour la préparation de ses fameux cartons de la glyptothèque et de la galerie de sculpture. Cornélius le chargea, en 1824, avec Karl Herman, de décorer de fresques la grande salle de l'université de Bonn. La première de ces fresques, la *Théologie*, fut exécutée par les deux peintres; les trois autres, la *Jurisprudence*, la *Philosophie* et la *Médecine*, l'ont été par Goetzenberg seul. L'exécution de cet immense travail, durant lequel le jeune artiste fit un voyage à Rome, lui valut la décoration de l'Aigle-Noir de Prusse, et, en 1833, le titre de peintre de la cour du duc de Bade. Enfin il fut nommé directeur de l'Académie et de la galerie de Manheim. Il exécuta ensuite les fresques de la chapelle de Mirstein, de 1838 à 1842, et une série de dix-neuf compositions pour le nouveau *Trinkhall* de Baden-Baden. Ces derniers travaux occupèrent le peintre de 1843 à 1849. Depuis cette époque, la renommée artistique de Goetzenberg n'a pas cessé de s'accroître. Il prit part au mouvement révolutionnaire de 1848 à 1849, et, à la fin, il fut jeté en prison, où il resta dix-sept mois; il ne fut mis en liberté que pour se voir banni de son pays. Il se rendit alors en Angleterre, où, pendant près de six ans, il vécut dans un état voisin de la gêne. En 1858, le comte d'Ellesmere le chargea de décorer la magnifique galerie de Bridgewater, en prenant les sujets de ses fresques dans les plus beaux épisodes de la poésie anglaise. Ce travail, qui a coûté six années au peintre, fait le plus grand honneur à son talent.

GŒTZENBRUCK, village et commune de France (Moselle), canton de Bitche, arrond. et à 32 kilom. S.-E. de Sarreguemines, près des Vosges et dans la forêt de Bitche. 624 hab. Importante verrerie et fabrique de verres de montres et de lunettes.

GOETZINGER (Maximilien-Guillaume), pédagogue allemand, né à Neustadt, près de Stolpen, en 1799. Fils d'un ministre protestant, il donna d'abord des leçons particulières, puis fut successivement professeur à Hafwyl et à Schaffouse, où il a enseigné l'allemand jusqu'en 1851. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de la grammaire allemande* (Leipzig, 1825-1827, 2 vol.); *Grammaire allemande* (1827); *Recueil de poésies* (Leipzig, 1831); *Commentaire des poëtes allemands* (Leipzig, 1831); *La langue allemande et la littérature* (1836-1839, 2 vol.); *La littérature allemande* (1844); *Recueil de poésies* (1853); *Exercices pour former le style* (1853-1855, 2 vol.).

GŒULZIN, village et commune de France (Nord), cant. d'Arleux, arrond. et à 6 kil. de Douai, sur un bras de la Sensée; 938 hab. Beau château du XVIIe siècle, renfermant une magnifique galerie ogivale et entouré d'un joli parc avec pièces d'eau.

GOEZ (François-Joseph, baron DE), peintre allemand, né à Hermannstadt (Transylvanie) en 1754, mort à Regensbourg en 1815. Tout en remplissant les fonctions de conseiller aulique de la guerre, puis de membre du conseil du département de la justice, il se livra avec ardeur à son goût pour le dessin et la peinture, et, pour s'y adonner entièrement, il se démit de ses charges après la mort de son père. Goez compléta son éducation artistique sous la direction de Füger, puis alla se fixer à Munich en 1779. C'est là qu'il fit paraître, en 1784, une suite de 160 dessins, gravés par lui, et dont il puisa les sujets dans la ballade de Bürger, *Leonardo et Blandine.* Cette œuvre obtint le plus grand succès et fonda la réputation de Goez. Compromis en 1791, comme appartenant à la secte des illuminés, il dut quitter Munich et se réfugia à Regensbourg, où il termina sa vie. Goez a exécuté un grand nombre de portraits, qui sont loin de justifier la renommée dont cet artiste jouit de son vivant. Nous citerons entre autres le portrait de *Charles-Théodore de Bavière*, qui lui valut une médaille d'or de l'Académie de Munich, les portraits du pape *Pie VI*, de *Gustave III*, roi de Suède, de *Kosciusko*, du baron de *Gleichen.* On lui doit la *Folie du roi Lear*, la *Mort de la mère d'Hamlet*, des scènes populaires à la gouache, etc.; enfin il a fait paraître, en 1783-1784, les *Mimes ou exercices d'imagination de différents caractères et formes humaines*, série de planches in-4°, dont Nicolaï fait un éloge peut-être un peu trop exagéré.

GOEZE (Jean-Melchior), théologien allemand. V. GOETZE.

GOEZIE s. f. (gheu-zî — de *Goeze*, natur. allem.). Helminth. Genre non adopté de vers intestinaux, voisin des prionodermes.

GOËZMAN ou **GOËZMANN** (Louis-Valentin), magistrat français, né à Landser (Alsace) en 1730, mort à Paris en 1794. D'abord substitut du procureur général, puis membre du conseil souverain d'Alsace (1757), il fut appelé par la suite à faire partie du parlement Maupeou. A la suite d'un procès en corruption que Beaumarchais lui intenta, en 1773, ainsi qu'à sa femme, Gabrielle-Louise Jamart, Goëzman dut se démettre de sa charge et vécut dans l'obscurité jusqu'à la Révolution. Il périt sur l'échafaud. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Traité du droit commun des fiefs* (1768, 2 vol. in-12); les *Quatre âges de la pairie en France* (Maëstricht, 1775, 2 vol. in-8°), ouvrage signé de l'anagramme L.-V. Zemganno; la *Jurisprudence du grand conseil examinée dans les maximes du royaume* (Avignon, 1775, 2 vol. in-8°); *Essai politique sur l'autorité et les richesses que le clergé séculier et régulier ont acquises depuis leur établissement* (1776, in-8°); *Histoire politique des grandes querelles entre Charles-Quint et François Ier* (1777, 2 vol. in-8°). On lui doit encore : *Observations contre Beaumarchais* (Paris, 1773), et *Mémoire pour Mme de Goëzman* (Paris, 1773).

GO-FANA-ZONO, empereur du Japon, né en 1418 de notre ère, mort en 1470. Il succéda, en 1428, à l'empereur Syô-Kwô. Pendant son règne qui dura trente-six ans, il s'attacha surtout à faire fleurir les lettres et les arts, récompensa généreusement les auteurs et les savants, et cultiva lui-même la poésie. Sous ses auspices, la littérature japonaise s'enrichit d'un grand nombre d'ouvrages remarquables. Go-Fana-Zono abdiqua en faveur de son fils Nari-Fito. Pendant sa vie il avait porté le nom de **Fiko-Fito.**

GOFFAUX (Pierre-Joseph), écrivain pédagogique français, né près d'Angers en 1755, mort à Paris en 1836. Il dirigeait une manufacture lorsque la Révolution éclata. En 1790, il fut nommé administrateur du département de Maine-et-Loire, puis fit partie de l'Assemblée législative, où il ne joua qu'un rôle des plus effacés. Bientôt après, Goffaux se rendit en Angleterre, où il fut chargé de l'éducation de plusieurs jeunes gens appartenant à l'aristocratie. De retour en France, il obtint une chaire d'humanités au Prytanée français et prit sa retraite en 1815. On lui doit, entre autres ouvrages : *Tableau chronométrique des époques principales de l'histoire* (Paris, 1803); *Époques principales de l'histoire* (Paris, 1805); *Tableaux séculaires chronologiques de l'histoire de France* (Paris, 1825). On a également de lui : *Conseils pour faire une version* (1811); *Conseils pour faire un thème* (1812), etc. Tous ces ouvrages ont été plusieurs fois réédités.

GOFFE adj. (go-fe — l'origine de ce mot est incertaine; plusieurs le font venir du gr. *kôphos*, stupide, proprement émoussé, muet, du radical *kop*, qui est aussi dans *koptô*, couper, frapper, battre, fatiguer). Fam. Mal fait, mal bâti; grossier, maladroit.

— Philol. *Lettres goffes*, Sortes de majuscules gothiques, appelées aussi lettres lourdes, en usage au commencement du XVIe siècle.

GOFFE (William), général anglais, né vers 1605, mort à Hadley (Massachusetts) en 1679. Puritain exalté et soldat intrépide, il se fit rapidement remarquer lors de la lutte du Parlement contre Charles Ier, devint un des juges du roi, dont il vota la mort, et fut nommé par Cromwell major général. Quand Charles II monta sur le trône, Goffe quitta l'Angleterre avec le général Whalley, gagna l'Amérique et arriva à Boston en 1660. Mais, bientôt après, le gouverneur Endecott l'avertit que, ne se trouvant pas sur la liste des amnistiés, il était sous le coup d'une condamnation capitale et qu'il allait être arrêté. Forcé de chercher son salut dans la fuite, Goffe erra pendant quatre ans, et trouva enfin, avec son compagnon, un asile sûr chez le ministre Russel, à Hadley. Il vivait dans ce lieu depuis onze ans, caché à tous les yeux, lorsque, en 1675, une troupe d'Indiens, ayant à leur tête le fameux Philipp, attaqua subitement la ville de Hadley. Les habitants terrifiés allaient être massacrés, quand apparut au milieu d'eux un viellard inconnu, à longue barbe blanche, à l'accoutrement étrange, qui leur fit prendre les armes, se mit à leur tête, força les Indiens à s'enfuir et disparut lui-même aussitôt après. Ce vieillard était le général Goffe. Son apparition mystérieuse dans cette circonstance fit croire au peuple de Hadley qu'un être surnaturel était venu combattre pour lui.

GOFFI s. m. (go-fi). Ichthyol. Nom vulgaire d'une espèce de goujon.

GOFFIN (Hubert), ouvrier mineur mort en 1821. Il est célèbre par un acte de dévouement. Le 28 février 1812, Goffin, père de sept enfants, travaillait avec son fils aîné, âgé de douze ans, et 172 ouvriers, dans la houillère de Beaujonc, à Liége, lorsque cette houillère fut inondée inopinément. Goffin, qui exerçait les fonctions de contre-maître, accourut et présida aux mesures de sauvetage, résolu à sortir le dernier de la mine. Un certain nombre de mineurs eurent le temps d'échapper au danger; mais quand l'eau atteignit la bure, 70 ouvriers restaient encore au fond de la mine. Hubert Goffin, aidé de son jeune fils et de quelques hommes qui partageaient son courage, parvint à ouvrir une communication avec une galerie voisine depuis longtemps abandonnée. Au bout de cinq jours seulement, on put arriver jusqu'à eux. Hubert Goffin sortit le dernier avec son fils Mathieu.

Liége appartenait alors à la France. Le brave mineur fut nommé, par décret impérial, membre de la Légion d'honneur, et pourvu, en outre, d'une pension de 600 francs. L'Institut proposa un prix extraordinaire pour le meilleur poëme sur le dévouement de Goffin et de son fils. Ce fut Millevoye, l'auteur de la *Chute des feuilles*, qui obtint ce prix.

GOFFRIDI (Louis), ecclésiastique français, né à Beauveset, près de Colmars, brûlé comme sorcier à Aix en 1611. Ce personnage, dont on écrit diversement le nom : **Gofridi, Gaufridi, Goffridy, Gofredi**, et même **Jauffred**, était neveu d'un ecclésiastique qui le fit entrer dans les ordres. Lorsque arriva l'aventure qui lui a valu sa triste célébrité, Goffridi était curé de l'église collégiale des Acoules, à Marseille. Grâce à sa bonne mine, à la tournure agréable de son esprit, au charme de ses manières, à sa position, il recevait un accueil empressé dans la plus haute société de la ville. Mais, sous ces dehors séduisants, Goffridi cachait des inclinations corrompues et des passions violentes. On a prétendu que la lecture de livres sur la magie acheva de porter le trouble dans son âme; et il en arriva à croire que le diable lui avait donné le pouvoir de séduire toutes les femmes sur qui il soufflait. La puissance de séduction du curé de Marseille venait de causes beaucoup plus naturelles; mais, quelle que fût son opinion à cet égard, toujours est-il qu'il ne se fit pas faute d'user et d'abuser de son pouvoir. Au nombre de ses pénitentes, se trouvait une jeune fille de seize ans, Madeleine Mandols de La Palud, issue d'une des premières familles de Marseille et douée d'une rare beauté. Goffridi parvint à la séduire, en lui persuadant de se laisser initier aux mystères de sa prétendue magie. Les parents de Madeleine, s'étant aperçus de cette intrigue scandaleuse, envoyèrent leur fille dans un couvent d'ursulines, à Aix. Mais Goffridi, dont la passion n'avait fait que s'accroître par cette séparation, n'était pas homme à renoncer à sa victime. Grâce à son caractère de prêtre, il pénétra dans le couvent d'Aix, eut recours aux subterfuges les plus étranges, et tourna si bien les têtes de toutes les nonnes, qu'il leur fit croire qu'une légion de diables allait s'emparer de leur monastère. Cette menace jeta

un trouble profond dans l'existence de ces femmes crédules, et bientôt elles se livrèrent à de telles extravagances que le bruit en devint public. La famille de Madeleine de La Palud dut intervenir pour la seconde fois, et, en présence de ses révélations, la justice se saisit de l'affaire et le parlement d'Aix informa. « Madeleine, dit Lécuy, se prétendit, dans son interrogatoire, possédée par le diable Asmodée. Tantôt elle louait Goffridi; d'autres fois, elle l'accusait des choses les plus abominables. Lui-même, soit que la crainte lui eût aliéné l'esprit, soit qu'en effet il se fût persuadé qu'il était sorcier, avoua un commerce avec les diables, parla du sabbat, et convint d'avoir fait usage, à l'égard de Madeleine, de caractères magiques, et d'avoir employé sur elle d'autres sortiléges. » Sur le procès-verbal du dominicain Michaëlis, membre du saint-office, qui, à plusieurs reprises, avait exorcisé Madeleine, le parlement d'Aix condamna Goffridi à être brûlé vif, comme coupable de magie, d'impiété, de lubricité abominable. Depuis lors jusqu'au moment où il marcha au supplice (30 avril 1611), le curé de Marseille ne cessa de déclarer qu'il n'avait employé, envers Madeleine de La Palud, que des moyens humains et naturels. Peu de personnes le crurent alors, tant était grande, à cette époque, la superstition populaire.

GOFFSTOWN, bourg des Etats-Unis d'Amérique, dans l'Etat du New-Hampshire, sur le Merimack, à 16 kilom. S. de Concord; 3,600 hab.

GOGAILLE s. f. (go-ga-lle; *ll* mll. — rad. *gogue*). Festin, repas joyeux : *Faire* GOGAILLE. *Etre en* GOGAILLE.

Avec vous je faisais *gogaille*,
Et j'étais comme un rat en paille.
SCARRON.

GOGANE s. f. (go-ga-ne). Bot. Nom vulgaire de la fritillaire pintade ou méléagre.

GOGO s. m. (go-go n. pr. V. le mot suivant). Fam. Nom donné à certains capitalistes simples, faciles à tromper : *Ces froids banquiers sans âme qu'on dit vertueux et qui ruinent des milliers de familles avec leurs rails, qui sont de l'or pour eux et du fer pour les* GOGOS! (Balz.)

GOGO (Monsieur), type populaire sorti de terre après que Robert Macaire eut semé de la graine d'actionnaires, c'est-à-dire de 1830 à 1835. Il paraît au théâtre pour la première fois dans un vaudeville des Variétés, en 1838. Paul de Kock le fait ensuite passer sous les yeux du lecteur, à travers les verres grossissants de la caricature écrite, dans un roman qui a pour titre : la *Famille Gogo* (1844, 2 vol. in-8°). Plus tard, en 1859, il reprend le type, le tourne, le retourne et s'en amuse dans un vaudeville en cinq actes, joué au petit théâtre du Luxembourg, à la grande jubilation des cocodès du nouveau Paris, des petits-crevés et de leurs conjointes, fort satisfaits les uns et les autres de venir voir de quel bois facile était fait M. Gogo, leur grand-papa. M. Gogo nous apparaît, plein de foi et de candeur, parmi les floués et les dévalisés de la première heure; sorte de Cassandre de la Bourse, né tout exprès pour être la proie et la dupe des Leslie, des Arlequin et même des Colombine de la finance, il est l'ancêtre de tous ces actionnaires inflammables qui ont des encouragements pour toutes les idées saugrenues et des fonds pour toutes les entreprises insensées. Leurrés, dupés, bernés, moqués aujourd'hui, ils reviendront demain, au premier signal, se faire ponctuellement et fidèlement leurrer, duper, berner, moquer encore. On le dit mort à l'heure qu'il est, cet excellent M. Gogo; nous n'en croyons rien; il a seulement transmis à de plus jeunes, par avancement d'hoirie, son vieux fonds de crédulité bonasse. Quoi qu'il en soit, M. Gogo, bourgeois du Marais, du Cadran-Bleu, du boulevard du Crime et des Prés-Saint-Gervais, peut se dire, en voyant passer, de l'hospice des Incurables où il est allé cacher son dernier *fiasco*, notre société fertile en puffistes et en banquistes, notre société qui lui doit tant de chemins de fer de Paris à la lune, il peut se dire avec orgueil — et c'est pour cela qu'il est immortel — que pas une compagnie ne s'est formée, en trente ans, dont il n'ait été le *premier* actionnaire. Il croyait à tous les prospectus, à toutes les réclames. Si vous aviez vu son portefeuille! Il y avait là des actions de tous les formats et de toutes les nuances, de grandes, de petites, de longues, de carrées; les unes étaient blanches, les autres vertes ou rouges, ou jaunes, ou bleues, ou gris-perle, ou chamois, ou jaune-paille, ou tricolores. M. Gogo était donc l'âme de toutes les combinaisons, la clef de voûte des emprunts les plus fantastiques, la colonne du temple aux capitaux. Dans les assemblées, c'était lui, dit-on, qui criait : « Très-bien! » à chaque phrase du rapport, et qui, une main sur le cœur, proposait de voter des remercîments au conseil de surveillance... Mais si Gogo est mort, qu'allez-vous devenir, ô banquiers et banquistes? Non, Gogo n'est pas mort; je l'ai vu passer hier — jour de sortie — au bras de M. Joseph Prudhomme. M. Gogo est immortel comme la bêtise humaine. Son nom même l'indique; ne vient-il pas de ce vieux mot *gogaille*, qui signifiait, entre autres choses — pardon, ô actionnaire Gogo — qui signifiait *sottise*..., et dont on a fait cette espèce d'adverbe, *à gogo*, si familier à tous rentiers, à tous bourgeois? Vivre *à gogo*, tel est l'idéal de Mme Angot; et c'est pour pouvoir vivre *à gogo*, c'est-à-dire à son aise, dans l'abondance, que M. Gogo souscrit à l'emprunt d'Araucanie, au canal de l'Himalaya, aux mines de boutons de cuivre et aux chemins de fer aériens, rapportant 99 pour 100 et donnant droit à cinquante-trois tirages consécutifs.

GOGO (À) loc. adv. (go-go — v. l'étym. à la partie encycl.). Fam. A son aise, à souhait, dans l'abondance : *Avoir de tout* À GOGO.

Ils repurent tous *à gogo*,
Et puis après firent dodo.
SCARRON.

. . . . Hâtez le conjungo;
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez *à gogo.*
BOURSAULT.

Mélas, à Marengo,
Croyait bien tout de go
Nous frotter *à gogo*;
Mais le finot,
Tandis qu'il tourne autour du Pô,
Voit triompher notre drapeau.
(*Le Fagot d'épines.*)

— **Encycl.** Linguist. Les Latins, comme le fait remarquer Génin, ont usé de l'apocope, à l'imitation des Grecs, dans les premiers temps de leur langue, et Ausone, dans sa douzième idylle, nous apprend qu'Ennius avait employé *gau* pour *gaudium*, joie :

Ennius ut memorat, replet te lætificum gau.

Si Ennius l'a dit, c'est que ses contemporains le disaient. Qui sait même si les contemporains d'Ennius n'ont pas dit *gaugau*, par une réduplication très-commune, comme *tute, tete, sese*, etc.? Ces formes réduplicatives se rencontrent chez Plaute, Lucrèce, Properce, et même encore dans Cicéron. Evidemment, c'étaient des formes populaires dont le goût nous a été transmis avec le génie de la langue. Ce n'est pas qu'il soit nécessaire que le français *gogo* soit immédiatement le latin *gau*; Génin, avec la plupart des étymologistes, croit plutôt que c'est l'apocope redoublée de *gogue*, qui viendrait, selon lui, de *gaudium*, joie, par la substitution connue des consonnes *d* et *g* dur. Ainsi, de *gaudium* viendraient en droite ligne *gogue*, qui signifie plaisanterie, raillerie, les diminutifs *goguenette* et *goguette*; ce dernier nom est resté, ainsi que *goguenard*, rieur, plaisant, et les termes populaires *goguelu*, plaisant, farceur, *gogo* et aussi *gogailles*, d'où *gouailler*, plaisanter, railler :

A l'approchier que François firent
Du lieu où leurs ennemis virent,
N'ot gien, ne ris, feste ne *gogue.*
(*Branche des royaux lignages.*)

Ce colonel *goguelu*
Est de renom trop goulu.
(*Lucain travesti.*)

Ici Génin raille en passant Ménage, qui tire *goguelu* de *cucullatus*, encapuchonné, «terme de mépris,» dit-il. Cette étymologie peu catholique est endossée par Le Duchat, qui, dans un autre passage, affirme gravement que *gogue* signifie ventre, ne se souvenant plus ce jour-là de *cucullatus.* Cependant quelques étymologistes, et particulièrement Diez et Chevallet, inclinent à voir dans *gogue* un radical *gog*, qui se trouve dans le celtique avec un sens un peu différent : bas-breton *goguea*, tromper, se moquer; *gogue*, plaisanterie, raillerie, satire; kymrique *gogan*, satire, irlandais *sgeig*, écossais *sgeig*, *sgeige.*

GOGO ou **GOGEH**, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Bombay, dans l'ancienne province de Goudjerate, sur la côte occidentale du golfe de Cambaye, à 79 kilom. S.-O. de Cambaye. Chantier de constructions navales; commerce actif avec Bombay.

GOGOLI s. m. (go-go-li). Ornith. Espèce de canard du Kamtschatka.

GOGOL-IANOVSKI (Nicolas-Vasilievitch), célèbre poëte et romancier russe, né au petit village de Vassiljewka, dans le gouvernement de Pultawa, en 1810, mort à Moscou en 1852. Il fut élevé au collége Besborodzko, à Niésin, et vint de bonne heure à Saint-Pétersbourg chercher quelque emploi; mais on le repoussa partout, sous prétexte qu'il ne savait pas bien le russe. Gogol était, en effet, ce que l'on appelle un petit Russien, et le dialecte de cette région, dont il a si bien décrit les mœurs, s'éloigne sensiblement du russe pur. Nicolas Gogol essaya de débuter comme acteur, et son goût le portait assez vers cette profession; mais là encore il ne fut pas heureux, et il dut abandonner les planches. Un petit emploi qu'il finit par obtenir dans un ministère (1830) le fixa pour quelque temps à Saint-Pétersbourg, et la protection d'un haut personnage lui valut bientôt après une chaire de professeur d'histoire. Sans doute alors il avait fait quelques progrès dans l'étude de la langue russe. Ses œuvres littéraires sont là d'ailleurs pour l'attester.

Son premier recueil de *Nouvelles* est du plus haut intérêt, non-seulement par l'habileté du romancier à nouer des intrigues et à dessiner des caractères, mais surtout par l'étude des mœurs et l'observation minutieuse. Ce sont les mœurs de la petite Russie qu'il décrit avec une pointe de raillerie et une jovialité tout à fait amusantes. Ce recueil, qui a pour titre les *Soirées de la ferme*, offre une série de scènes de mœurs empreintes d'une grande fidélité et écrites avec une rare élégance. M. Gogol publia bientôt après *Mirgorod*, autre recueil de nouvelles dont la principale est *Tarass Bulba*; c'est un tableau animé des mœurs des Zaporogues, peuple des îles du Dniéper qui a joué un grand rôle, au XVIe et au XVIIe siècle, dans les annales de la Russie et de la Pologne. Le *Roi des gnomes* est une histoire de sorcellerie qui amuse et effraye, et où le grotesque et le merveilleux se mélangent heureusement. L'*Histoire d'un fou* contient tout à la fois une satire contre la société, un conte sentimental et une étude médico-légale sur les phénomènes que présente une tête humaine qui se détraque.

M. Gogol aborda la scène, comme auteur cette fois, par une comédie satirique, le *Réviseur*, dans laquelle il flagellait les mœurs administratives de la petite Russie — et même probablement de la grande — où la concussion règne en souveraine maîtresse. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin nous a donné, en 1854, une imitation assez pâle de cette œuvre, sous le titre absurde des *Russes peints par eux-mêmes.* L'empereur Nicolas applaudit au courage de l'auteur et à la moralité de la pièce, en nommant M. Gogol professeur d'histoire à l'université de Pétersbourg. Encouragé par cette haute faveur, l'écrivain publia les *Aventures de Chicagov* ou les *Ames mortes*, roman dans lequel il combat vivement la plaie de l'esclavage. Une traduction anglaise de ce roman parut comme œuvre originale sous le titre de *Home life in Russia*, à Londres, en 1854; mais cette imitation d'un faussaire n'a ni le charme ni la vigueur du livre de Gogol. Les *Trépassés*, autre satire des misères de la vie de province en Russie, furent la dernière œuvre remarquable de l'éminent romancier. Sa santé, fort altérée, l'obligea de prendre un congé, dont il profita pour visiter l'Italie. C'est de Rome qu'il envoya à Pétersbourg ses *Lettres religieuses*, où l'ex-champion de l'émancipation des serfs professait l'opinion de la nécessité de maintenir le peuple dans l'ignorance. Rentré en Russie, il y vécut dans la solitude et l'indigence. Cependant, lorsqu'il mourut, on oublia l'auteur de ces *Lettres* pour ne se souvenir que des courageuses protestations émises par lui dans les *Ames mortes*; la foule suivit son cercueil, et Ivan Tourguenef, son ami, publia sur lui, dans la *Gazette de Moscou*, un remarquable article nécrologique.

Voici le jugement que P. Mérimée a porté sur ce romancier :

« Observateur fin jusqu'à la minutie, habile à surprendre le ridicule, hardi à l'exposer, mais enclin à l'outrer jusqu'à la bouffonnerie, N. Gogol est avant tout un satirique plein de verve. Il est impitoyable contre les sots et les méchants; mais il n'a qu'une arme à sa disposition : c'est l'ironie; trop acérée quelquefois contre le ridicule, elle semble, par contre, bien émoussée contre le crime, et c'est au crime qu'il s'attache trop souvent. Son comique est toujours un peu près de la farce, et sa gaieté n'est guère communicative. Si parfois il fait rire son lecteur, il lui laisse cependant au fond de l'âme un sentiment d'amertume et d'indignation : c'est que ses satires n'ont pas vengé la société, elles n'ont fait que la mettre en colère. Comme peintre de mœurs, N. Gogol excelle dans les scènes familières. Il tient de Teniers et de Callot. On croit avoir vu ses personnages et avoir vécu avec eux; car il nous fait connaître leurs manies, leurs tics, leurs moindres gestes... A vrai dire, il n'y a pas de plan dans ses ouvrages, et, chose étrange dans un écrivain qui se pique surtout de naturel, il ne se préoccupe nullement de la vraisemblance dans la composition générale. Les scènes les plus finement traitées s'enchaînent mal; elles se terminent, elles commencent brusquement; maintes fois l'extrême insouciance de l'auteur pour la composition détruit comme à plaisir l'illusion produite par la vérité des descriptions et le naturel du dialogue. »

GOGRAH DEVA ou **SARDJOU**, ancien *Elgoramis*, fleuve de l'Indoustan. Il descend de l'Himalaya (Népaul), traverse l'ancien royaume d'Aoude, baigne la ville de ce nom, et se jette dans le Gange, entre Allahabad et Patna, après un cours de 800 kilom. C'est un fleuve sacré aux yeux des Indous. Ses principaux affluents sont : le Tchouka, le Sourghiou, le Quanah, le Rapty, le Dar et le Djerry.

GOGUÉ (Jean-Baptiste), médecin français, né à Clisson (Loire-Inférieure) vers 1769, mort à Nantes en 1805. Il s'est fait connaître par la part qu'il prit à l'insurrection royaliste de la Vendée. Il pratiquait la médecine à Boussay, près de Clisson, lorsqu'il se joignit avec son frère aux insurgés. Il servit avec une grande distinction sous les ordres de Charette, reçut le commandement de la division de la Chapelle-Heulin et signa en cette qualité la paix de la Jaunais (1795). En 1799, Gogué commanda la division de la Chapelle-Basse-Mer, puis fit sa soumission à Bonaparte et se retira à Boussay; mais il n'en continua pas moins à se mêler activement aux menées des royalistes, entra dans une conspiration, fut arrêté, conduit à Nantes et condamné par une commission militaire à être fusillé.

GOGUELAT (François, baron DE), général français, né à Château-Chinon (Nièvre) en 1746, mort à Paris en 1831. Entré fort jeune au service, il était, au début de la Révolution, attaché à l'état-major de l'armée; il se fit remarquer par son dévouement exalté pour la famille royale, acquit toute la confiance de la reine et insulta de la façon la plus outrageante le duc d'Orléans, un jour que ce prince s'était rendu aux Tuileries pour se réconcilier avec Louis XVI. Lorsque, en 1791, le départ du roi fut décidé, Goguelat, alors aide de camp du marquis de Bouillé, fut chargé par lui de placer sur la route que devait parcourir Louis XVI des détachements destinés à protéger sa fuite. Il arriva à Varennes au moment où le roi venait d'être reconnu, voulut, à la tête de ses hussards, dissiper l'attroupement qui cernait la maison où s'était réfugiée la famille royale, se vit abandonné par ses soldats, fut arrêté et traduit devant la haute cour d'Orléans; mais l'amnistie qui suivit l'acceptation de la constitution par le roi lui fit recouvrer la liberté. De retour à Paris, il reprit sa place parmi les défenseurs de la famille royale, combattit au 20 juin et au 10 août, puis émigra, passa au service de l'Autriche et se battit contre la France. De retour à Paris en 1814, il reçut de Louis XVIII le grade de maréchal de camp, puis celui de lieutenant général, et fut mis à la retraite en 1819. Le général Goguelat, qui était, dit Michaud jeune, un militaire très-brave, mais de peu de capacité, a composé un *Mémoire sur les événements relatifs au voyage de Louis XVI à Varennes* (Paris, 1823, in-8°).

GOGUELIN s. m. (go-ghe-lain). Esprit familier que les matelots disent fréquenter habituellement la cale et l'entre-pont. || Ils disent aussi GOBELIN.

— **Encycl.** Les navigateurs furent superstitieux de tout temps et dans tous les pays. « Quelle raison donner de cette disposition générale des marins à croire des fables incroyables, demande Jal, à redouter des présages qui n'ont par eux-mêmes rien de redoutable, à se livrer à des pratiques mystérieuses, faites tout au plus pour rassurer l'esprit timoré des vieilles femmes? » Nous ne nous chargeons pas de répondre à cette question difficile; nous constatons seulement le fait. Entendons-nous bien, cependant : sur nos vaisseaux de guerre, on ne voit plus aujourd'hui ni superstitieux ni dévots; il n'en est pas tout à fait de même sur les navires du commerce, dont les équipages appartiennent en entier aux populations maritimes. Le vaisseau de guerre, c'est la grande ville avec sa civilisation, son scepticisme railleur et son mélange d'individus et, pour ainsi dire, de races; le navire marchand, le caboteur, le pêcheur, c'est la petite ville, le bourg, le village, avec leur respect pour les fables transmises de gabier à gabier.

Une des plus anciennes superstitions de nos marins est la croyance aux *goguelins.* « Sous ce nom, dit Jal, n'en devinez-vous pas un autre? Les matelots, qui altèrent tous les mots, ont travesti ainsi celui de *gobelin.* Le gobelin était un démon familier, un lutin qui faisait mille malices. Il n'était point l'hôte antique du navire. Des chaumières, où il renversait le sel dans le feu, où il découvrait tout seul les marmites pour saler trop la soupe, où il changeait le vin en vinaigre; des écuries, où il s'amusait à embrouiller les crinières des chevaux, si bien qu'on ne les pouvait démêler à moins qu'on ne récitât quelque oraison pour implorer le saint qui préside aux ouvrages difficiles, il passa, à la suite d'un marin conteur et crédule, à bord d'un de ces navires qui s'amarrent dans la Somme, la Vire ou la rivière de Morlaix, à quelques pas d'une maison rustique, et il se plut si fort à tourmenter les esprits naïfs des marins, qu'il quitta presque la terre pour la mer. » L'amiral Willaumez n'a pas cru devoir oublier le *goguelin* dans son *Dictionnaire de marine.* Il a seulement expliqué la présence de ce démon dans l'entre-pont des vaisseaux de guerre par la gaieté d'un plaisant qui, à pas de loup, court de hamac en hamac, sifflant à l'oreille d'un dormeur, parlant à un autre, secouant un troisième, coupant les cordelettes qui tiennent suspendu le lit d'un quatrième. Quelquefois on donnait la chasse au *goguelin*, qu'on fustigeait quand il était pris, et qu'on traitait plus sévèrement lorsqu'on s'apercevait que le farceur cachait, sous son jeu diabolique, le fâcheux dessein de s'approprier le tabac, le couteau ou même l'argent d'autrui.

GOGUENARD, ARDE adj. (go-ghe-nar, ar-de — V. GOGO). Plaisant, railleur, moqueur : *L'homme sensé ne prend jamais un ton* GOGUENARD. (Boiste.)

A m'exercer sur le ton *goguenard*,
J'ai du penchant autant qu'homme de France.
LA MONNOIE.

— Substantiv. Personne goguenarde : *N'écoutez pas ce* GOGUENARD.

. . . . . N'allez pas, *goguenard* dangereux,
Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux.
BOILEAU.

Riez donc, beau rieur. Oh! que cela doit plaire,
De voir un *goguenard* presque sexagénaire!
MOLIÈRE.

GOGUENARDER v. n. ou intr. (go-ghe-nar-dé — rad. *goguenard*). Fam. Faire le goguenard, plaisanter, railler : *Aimer à* GOGUENARDER. *Je vois bien que vous* GOGUENARDEZ.

GOGUENARDERIE s. f. (go-ghe-nar-de-ri